

Philosophie de Giono

Pour essayer d'y comprendre quelque chose

Giono a cherché toute sa vie le chemin du bonheur, à dominer ce qui mine sa vie : l'attrance du sang et de la violence, la fascination de la mort, et surtout ce qu'il appelle l'Ennui. « *L'homme est un animal avec une capacité d'ennui* ».

Dans cette recherche, la Nature prend une place primordiale. Ce « sensuel », tel qu'il se définit lui-même, développa avec elle une relation très personnelle. D'où l'importance de cette Haute Provence, terre d'accueil de cet itinéraire. Cette Provence, géographiquement située, prend à ses yeux une dimension universelle, « cosmique ». Non seulement il la contemple mais il s'y agrège. « *les orages, le vent, la pluie, les ciels parcourus de nuages éblouissants, je n'en jouis plus comme un homme, mais je suis l'orage, le vent, la pluie, le ciel, et je jouis du monde avec leur sensualité monstrueuse* ». D'où la nature du regard qu'il pose sur ce pays qu'il habita toute sa vie.

Pour comprendre ce regard, il est donc nécessaire de pénétrer un peu dans sa philosophie, certains disent sa mystique.

----- 0 -----

Au sortir de la guerre, dans un réflexe de survie, il commence par essayer de surmonter le cauchemar et de profiter de la vie. Il prend appui sur sa très forte sensualité. Comme les sages orientaux hindouistes, taoïstes et bouddhistes, comme Spinoza au 17^{ème} siècle, il fait de la recherche de la Joie et de la domination des « passions tristes » (termes employés par Spinoza) la finalité de l'existence humaine. La première de ses joies est de raconter des histoires. « *L'homme a besoin d'objets invisibles. Pour qu'il puisse supporter que le monde a été créé, il est obligé, chaque jour, parfois chaque heure, à tout moment, de refaire en lui-même la création du monde* ».

Il commence en puisant dans le réservoir culturel à sa disposition. Sous l'influence de son père, il a lu la Bible mais il est athée. Il en a retenu que Jésus est « *le seul qui, jusqu'à présent, ait compté pour la recherche de la joie* ». Il a beaucoup lu la mythologie grecque et les poètes antiques. Il se sert des mythes grecs pour fonder sa recherche et adosser ses premiers romans. C'est ainsi qu'il donne sa version très personnelle du retour d'Ulysse à Ithaque (*Naissance de l'Odysée*).

Les mythes grecs disent que Gaïa la Terre est fécondée par Ouranos le Ciel. Mais il la serre de trop près, ce qui enferme leurs enfants. Sur la demande de Gaïa, Cronos leur plus jeune fils émascule Ouranos qui s'écarte de Gaïa. C'est le règne de Cronos-Saturne. Alors vient l'âge d'Or. Il y a déjà des hommes qui vivent dans une félicité totale sans avoir besoin de travailler, en harmonie avec la Terre et tout ce qui y vit. Cronos épouse sa sœur Rhéa et mange ses enfants pour ne pas être détrôné. Mais, par ruse de Rhéa, Zeus est préservé. Il prend le dessus sur Cronos et les adversaires que Gaïa envoie le combattre. Il devient le dieu des dieux qui habitent l'Olympe.

Au moment où l'homme invente l'agriculture, il met ainsi en place une nouvelle mythologie : le Ciel avec Dieu le Père remplace la grande déesse Mère. Du serpent Python tué par Apollon au serpent de la Bible, les formes vivantes symboles de la Terre deviennent symbole du Mal.

Depuis lors, l'Homme vit une condition tragique : il est habitant de la Terre, il est nourri par elle, mais la révolution « Olympienne » l'en sépare. L'âge d'Or est terminé. L'homme devient une espèce à part des autres. Pour vivre, pour se développer, l'espèce humaine doit prendre possession de la terre et de ce qui l'habite. Pour se nourrir, les hommes agressent la Terre avec le soc tranchant de la charrue, ils tuent les animaux qui la peuplent. Ils craignent alors que la Terre ne se révolte (*Colline*).

Au départ de son œuvre, Giono pose la question de la légitimité de l'homme à prendre possession de la terre. De quel droit l'espèce humaine obligerait-elle tout ce qui vit à le servir ? La pensée rationnelle des révolutions agricole puis industrielle conçoit la terre comme une substance inerte : une matière soumise à des lois qu'il suffit de connaître pour les faire fonctionner à son bénéfice. Animal raisonnable, l'humain fait-il encore partie de la nature ? En se séparant d'elle, ne fait-il pas fait son malheur ? Ne retourne-t-il pas au chaos initial ? (au sens mythologique du terme). Mais Giono nous montre des âmes simples qui ont su garder le contact avec une terre vivante (« *heureux les pauvres en esprit ...* »).

Giono considère, comme les sages orientales et Spinoza, comme le GIEC aujourd'hui, que l'homme n'est pas au-dessus de la nature, qu'il en fait partie, qu'il doit être en harmonie avec elle. C'est pourquoi, parmi les dieux de la mythologie, il retient particulièrement le dieu Pan : dieu des bergers d'Arcadie, « *vaste dieu multiple et dissolu* » représentant la fécondité, la puissance sexuelle, et, finalement « le tout ». A la fois doux, sensuel, musicien et d'autre part colérique (il provoque la peur panique), « *cette force qui ne choisit pas, mais qui pèse d'un poids égal sur l'amandier qui veut fleurir, sur la chienne qui court sa course, et sur l'homme* ». Pan est « tout », mais le tout non encore distinct, encore mêlé dans une unité fusionnelle dont nous conservons la nostalgie (l'âge d'or). Il écrit ce qu'il a appelé lui-même la « *trilogie de Pan* » avec *Colline*, *Regain* et *Un de Baumugnes*.

Giono prend acte de la séparation de la Terre et de l'humanité, de ce sevrage. Mais il n'oublie pas la « Terre-Mère ». Il se solidarise avec ces paysans des Hautes Terres qui développent un art de vivre frugal, qui « *agressent* » la Terre au minimum nécessaire, juste ce qu'il faut pour vivre. Il explique que « *Regain* » n'est pas « *une histoire de retour à la terre mais l'épopée primitive de l'homme en quête de son humanité* ». Les paysans des vallées riches sont relégués dans le même panier que les capitalistes, les industriels, les habitants des villes, les touristes de la côte d'azur, les curés, ... qui croient s'acheter du bonheur en poursuivant les consolations faciles, les mirages ou l'espoir pour plus tard. En refusant l'industrie, la science et le commerce qui nous éloignent encore plus de la « Terre Mère », Giono adopte une attitude « réactionnaire » au « progrès moderne » qui se développe en ce début de 20^{ème} siècle. « *Aller de l'avant, c'est retourner en arrière* », « *La paysannerie et l'artisanat sont seuls capables de donner aux hommes une vie paisible, logique, naturelle* ».

Le « retour à la terre » de Giono n'est pas le retour à l'âge d'Or. Il le sait. Il sait que les victoires face à la nature sont toujours précaires. Il sait l'homme toujours enclin à la violence, à la recherche du goût du sang, que l'homme le plus commun est un assassin en puissance. Même après la révolution paysanne qu'il appelle de ses vœux (lettre *aux paysans sur la pauvreté et sur la paix*), les hommes ne seront pas au bout de leur peine car les Dieux ne peuvent pas supporter que les hommes soient plus heureux qu'eux. C'est ainsi que Bobi, le « Sauveur » de *Que ma joie demeure* est foudroyé par Zeus à la fin du roman : « *la foudre lui planta un arbre d'or dans les épaules* ».

Suite à l'engouement suscité dans certains milieux par « *Que ma joie demeure* », Giono explicite ce qui est pour lui source de joie dans « *les vraies richesses* ». Pour Spinoza, la joie passe par la connaissance rationnelle de ce qui est bon ou mauvais pour soi. Pour Giono la joie passe par la connaissance sensuelle de ce qui est bon ou mauvais pour soi. C'est une invitation à renouer pleinement avec les joies du corps, la sensualité naturelle, longtemps niée ou occultée par la morale chrétienne. Les notions transcendantes et impersonnelles du bien et du mal sont remplacées par les notions immanentes et personnelles du bon et du mauvais.

A ce propos, Giono pose un regard très méfiant sur la générosité ou sur ce qu'on appelle couramment « la charité chrétienne ». « *J'ai fait l'erreur de la bonté* » lui dit son père. « *la générosité est une qualité ou une passion féroce et égoïste* » renchérit-il. Il veut dire par là que la charité consentie pour « sauver son âme » mais qui n'apporte pas de joie à celui qui la pratique est la manifestation d'une passion triste. Dans la nouvelle « *Solitude de la Pitié* » il montre comment l'attitude d'un homme qui n'a rien et qui donne tout rencontre l'incompréhension des gens.

On passe de la recherche de la sainteté à la recherche de la sagesse. La recherche de la Joie est ce qui donne sens à la vie : « *Réussir sa vie est la plus grande création de l'homme* ». Et l'immortalité de l'âme dans tout ça ? Le sage répond au saint qu'il ne faut pas confondre Immortalité et Eternité. Ressentir la Joie, c'est se sentir appartenir au Tout. Et le Tout est éternel.

Pour appartenir au Tout, il faut accepter qu'on ne sait pas, s'abandonner au courant du monde, céder à sa poussée, accepter qu'il nous porte, s'abandonner aux sensations pour voir « *derrière les choses* ». « *La vie, c'est de l'eau. Si vous mollissez le creux de la main vous la gardez. Si vous serrez le poing, vous la perdez* ». Dans le Chant du Monde, Antonio est amoureux de Clara l'aveugle qui dit voir plus loin que lui, en plein accord avec la nature. « *Je me demande ce que ça peut être ce que vous dites : voir ! Puisque chaque fois, ça vous trompe* ». Et plus loin : « *On ne fait pas des enfants rien qu'avec du lait caillé. Et on ne les fait pas comme on veut. On les fait comme on est et ce qu'on est on ne sait pas* ».

Dans les années 30, il ne choisit pas entre le fascisme et le communisme. Il prône une révolution qui s'appuie sur l'homme, sur les individus. Avec les menaces d'une 2ème guerre mondiale, il se fourvoie dans le pacifisme politique. Il approuve les accords de Munich. Il est emprisonné au début de la guerre pour encouragement à la désertion et à la fin de la guerre pour soupçons de collaboration. Il en sera blanchi mais le Comité national des Ecrivains sous la houlette d'Aragon l'interdit de publication jusqu'en 1947 et l'ostracise jusqu'en 1950.

A la fin de la guerre, il reniera son aventure pacifiste. Il ne croit pas qu'un mouvement, qu'un parti puisse résoudre pour tout le monde les problèmes du temps. C'est à chacun de trouver sa joie. « *Vous (les paysans) n'avez pas besoin des militants modernes et de ces exhortations à l'union qui ne sont que les préludes à la constitution des troupes d'hommes* ». Il ne croit pas au bonheur commun apporté par quelqu'un qui parle au nom du peuple. Héritage de son père anarchiste ?

Son écriture évolue. La Nature n'est plus le premier personnage de ses romans. Dans les romans regroupés sous le vocable de « Chroniques romanesques (*un roi sans divertissement, les grands chemins, les âmes fortes, ...*) il s'intéresse aux « passions tristes » des hommes qui cherchent à tromper leur ennui de vivre : "*Quand on est bel et bien en présence du problème qui consiste à ce qu'on appelle vivre qui est simplement en définitive passer son temps, on s'aperçoit vite qu'on n'arrive pas à le passer sans détourner les choses de leur sens. Père et mère, femme et enfants, voisins, voisines, si l'on s'en sert comme il se doit, ça mène à peu de chose. Mais si on s'en sert comme on ne doit pas, quel miracle !*". Dans les livres des Chroniques, les caractères ne sont pas gouvernés par leur psychologie mais par les pulsions et les fantasmes enfouis dans chaque être humain. Il *regarde le mal en face pour s'en retirer*.

A ce volet pessimiste, mais sans jugement moral sur les protagonistes, répond le volet optimiste de la recherche du bonheur poursuivie par Angelo, le héros du « cycle du hussard » (*Angelo, le hussard sur le toit, le bonheur fou, mort d'un personnage*). Angelo – Giono est à la recherche d'un art de vivre. Il rencontre des personnes qui refusent de se plier aux solutions collectives, qui s'inventent une formule à usage personnel, non pas pour résoudre quoi que ce soit mais pour tenir le coup. Il apprend à lâcher prise, à prendre ses distances avec les hommes tout en s'intéressant à eux.

Il n'est pas dupe de la nature humaine mais convaincu d'avoir trouvé les antidotes. « *Je crois que ce qui importe c'est d'être un joyeux pessimiste* ».

Giono clôt son œuvre avec « *l'Iris de Suse* » qu'il voulait initialement appeler « *l'invention du zéro* ». Il raconte le parcours d'un truand amoureux de l'or qui, au cours d'une fuite qui le mène de Toulon vers le Haut Verdon, rencontre un berger et un médecin qui lui font découvrir l'essence de l'existence. Il tombe passionnément amoureux d'une femme qui semble autiste, fermée à toute stimulation extérieure : l'Absente. « *Un de mes personnages est en définitive amoureux de ce symbole qui remplace dans la numération finie les ordres d'unités absentes et multiplie ainsi à l'infini toutes les mathématiques. C'est aller plus loin que la lune, mais qui le saura?*"